

Jeux de patience de Pierre Karch (Montréal, XYZ, 1991, 155 p.)

Gamila Morcos

Le français, langue maternelle, en milieux minoritaires
Numéro 3, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004447ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1004447ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morcos, G. (1993). Compte rendu de [*Jeux de patience* de Pierre Karch (Montréal, XYZ, 1991, 155 p.)]. *Francophonies d'Amérique*,(3), 105-107.
<https://doi.org/10.7202/1004447ar>

JEUX DE PATIENCE
de PIERRE KARCH
(Montréal, XYZ, 1991, 155 p.)

Gamila Morcos
Faculté Saint-Jean, Université de l'Alberta (Edmonton)

Réussir en quelques pages à créer un monde, y camper une intrigue et la mener à son paroxysme, tel est l'art rigoureux du récit court interdisant toute erreur de construction ou de mot. Romancier, nouvelliste, conteur, Pierre Karch aime bien mêler les genres, jouer avec les formes : ce qu'il réussit avec bonheur dans *Jeux de patience*, un recueil de nouvelles, de contes et d'anecdotes.

Les textes qui nous sont donnés à lire aujourd'hui sont une reprise des versions originales parues séparément dans différentes revues entre 1984 et 1990, et dont les références exactes se trouvent à la dernière page du livre. Une chose est sûre, les textes regroupés prennent une coloration nouvelle : bien qu'ils semblent, de prime abord, se cantonner à mille lieues des préoccupations actuelles, l'auteur parvient à allier la formule traditionnelle des contes et nouvelles à la modernité et à l'universalité de la pensée. Par leur diversité, les douze récits composant ce recueil sont autant d'histoires plus savoureuses les unes que les autres, mais il ne faudrait surtout pas oublier que l'humour manié par Karch est une dangereuse arme de critique sociale.

Dédiées « à celles et ceux qui prennent la vie assez au sérieux pour se donner le temps de rire », les histoires racontées se passent à Bagdad du temps d'avant Haroun al-Rachid, à Évora du temps de Vasco de Gama, au Vatican, à Paris, au Mexique, à Bonaire ou ailleurs. Douze histoires au total, d'inégales longueurs, elles ont ceci en commun : d'abord, une écriture remarquable, sobre, directe, avec de temps à autre la surprise d'un mot inattendu; et puis, une vision de ce monde, lucide, sans amertume, souriant sans naïveté; le monde vu comme un spectacle, où la vie, la mort, l'amour, le hasard jouent un jeu en apparence absurde. Ce livre qui surprendra le lecteur le plus averti comprend deux parties de six textes chacune : « Jeux » et « Patience ».

JEUX. Tout l'art de Pierre Karch est ici de ne pas s'appesantir, de suggérer plus que de montrer et de savoir tirer l'échelle à temps. À ce jeu-là, l'auteur dont la plume est rapide, malicieuse et légère, est passé maître. Mettant en scène des personnages dotés d'une qualité plutôt rare de nos jours, l'ingénuité, ces six récits sont autant de comédies de mœurs

où l'auteur excelle à nous faire sourire. Un exemple, *Jésus Marie*. À l'époque de Noël, personne ne savait quoi faire d'une enfant trouvée et noire de surcroît. Balthazar — car c'était lui le père — « n'arrivait pas à comprendre qu'un cardinal, un ministre de la couronne et un ministre du culte n'avaient pas voulu de la plus belle enfant du royaume, la princesse Madeka. [...] Quand vint le jour des Rois, personne dans toute la ville de Fronteau ne trouva de roi Balthazar. Cette année-là, il n'y eut que deux rois dans les crèches. Une fois l'étonnement passé, certains se dirent que c'était mieux ainsi; d'autres en fabriquèrent un nouveau à la peau blanche; d'autres encore oublièrent tout simplement qu'il n'y en avait jamais eu trois » (p. 72-73). Comme quoi les apparences sont souvent trompeuses, sans parler des conséquences.

Pierre Karch devait s'amuser en écrivant — on croit entendre, entre les mots, son rire malicieux — et nous, plus encore, en le lisant. Il fait flèche de tout bois, de jeux de mots comme d'idées inattendues. Ainsi, dans *Le chien d'Évora*, le lévrier en or massif dévora l'évêque-inquisiteur (p. 43); Don d'Oliveira remplaça ses oliviers « par des vignes, aimant mieux boire sec que manger salé » (p. 31); « le père Sauvé ... se sauva comme un gamin » (p. 67). Il joue également avec les noms de ses personnages : M^{gr} di Martiri, M. Lefort, M^{me} Lachance. Mais son jeu préféré consiste à surprendre le lecteur : Vasco de Gama espérait que ses prières seraient exaucées, mais « La Vierge, distraite ou sollicitée ailleurs au même instant, ne l'entendit point » (p. 34); devant l'orgueil des paroissiens de Saint-Christophe, « Dieu manifesta presque aussitôt son mécontentement, comme il a pris l'habitude de le faire ces quelque deux mille dernières années, c'est-à-dire sous la forme d'un décret venant de Rome : le Vatican déclara que saint Christophe n'était pas saint » (p. 46).

PATIENCE. Six textes, dont le premier donne son titre à l'ensemble de cette partie. Six textes surprenants et originaux à plus d'un titre. Miroirs grossissants, ils reflètent nos désenchantements et nos euphories; et surtout, comme dit l'auteur, « dans ces jeux de patience que nous inventons pour passer le temps, il se peut aussi que nous mêlions assez les cartes pour brouiller à jamais notre ennui et le leur » (en quatrième de couverture). Contrairement à *Patience* de Michel Butor (1991) recommandé par les librairies à un public patient, l'ouvrage de Karch satisfait même un public impatient.

Karch a le souci de mettre en scène des éléments concrets, familiers, susceptibles de nous saisir directement à la gorge et de mettre en valeur des personnages fragiles et paradoxaux. Tel ce mari fidèle et amoureux, dans *Patience*, acceptant une retraite anticipée pour se consacrer à sa femme qui n'a plus que deux mois à vivre, peut-être trois avec de la chance. Au bout de 103 jours, il perd patience : « À l'heure actuelle, elle aurait dû être morte, Julie, morte et enterrée. Cela n'avait pas de sens de tant tenir à la vie après y avoir renoncé. Julie trichait, comme lui trichait parfois quand il faisait des patiences, mais on ne trompe pas la mort aussi facilement »

(p. 102–103). Une fois de plus, il montre la complexité des comportements humains et nous dit qu'on a autant à craindre du vice que de la vertu.

Mais le talent de Pierre Karch se situe moins dans la cascade des surprises que dans la montée des émotions. Voici, à titre d'exemple, *Tirons les choses au clair*, un récit de quarante lignes, éblouissant de vivacité, sans jamais un signe d'essoufflement. « Moi, je me disais : Ça fait cinq heures que je l'attends, cet avion! Cinq heures! Non, mais pense-y un peu : cinq heures. Et je n'exagère pas. Tu sais bien, je n'exagère jamais. Je suis calme, moi [...] Mais quand j'ai appris qu'il m'avait donné l'heure de départ plutôt que l'heure d'arrivée, alors là... » (p. 131) Et c'est la rage qui monte peu à peu pour disparaître presque aussitôt avec un goût amer de regret.

Jeux de patience, un livre dense, riche en images inattendues; des histoires où l'incroyable se mêle au réel, et qu'on lit, intrigué, en se demandant quelle surprise nous attend à chaque fin. Le conteur sait faire éclore le sourire sur les lèvres du lecteur complice et ménager la surprise. En passant, il se moque, sans trop de méchanceté et avec beaucoup d'humour, de notre humanité fertile en absurdités. Récits de qualité, écrits allégrement et qui font de Pierre Karch un auteur unique dans un genre pourtant très répandu.